1re Année. N° 6 Juillet 1898

HIPPOCRATE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Scientifique, Historique, Patriotique

Rédacteur en Chef : Dr Socrate LAGOUDAKY

Notice[1] sur Ambroise Firmin-Didot,

Par le marquis de Queux de Saint-Hilaire.

Messieurs,

L'Association des études grecques en France a été cruellement éprouvée cette année. Notre président vient de vous énumérer, dans son discours, les pertes sensibles que nous avons faites. En moins d'une année la mort nous a ravi trois de nos membres fondateurs. D'abord, M. Brunet de Presle, l'homme de France qui possédait le mieux le grec moderne ; M. Patin, le vénérable secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui fut notre premier président, et qui resta jusqu'à sa mort notre président d'honneur ; M. Georges Wyndham, un helléniste de premier ordre ; M. Guigniaut, enfin M. Ambroise Firmin-Didot, un de nos membres les plus zélés et les plus assidus, qui nous fut enlevé subitement, on peut même dire prématurément, malgré son grand âge, quelques jours à peine après une de nos séances à laquelle il avait assisté, comme à son ordinaire.

En vous demandant la permission de vous entretenir, en ce moment, de M. Ambroise Firmin-Didot, nous croyons remplir un devoir de reconnaissance ; c'en est un, en effet, que de rendre hommage, au

(1) Lue à la séance générale de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, le 20 avril 1876.

nom de la Grèce et des études grecques, à l'homme qui a rendu à la cause hellénique et aux études classiques des services si nombreux et si signalés.

M. Ambroise Firmin-Didot, descendant de l'illustre famille des Didot, était le fils aîné de Firmin Didot et le neveu de Pierre Didot l'aîné; il naquit à Paris, le 7 décembre 1790. Sa mère, Denyse Magimel, était nièce de Magimel, échevin de la ville de Paris.

Dirigé dans ses études littéraires et typographiques par son père, il se trouva, dès son enfance, en relation avec les hommes les plus distingués, et particulièrement avec M. Boissonade (1), auquel son père confia quelque temps la surveillance de ses études, ainsi que celle de son plus jeune frère, Hyacinthe Firmin-Didot; puis tous deux entrèrent au pensionnat que venait de fonder M. François Thurot, secondé par les savants les plus renommés d'alors. On comprend que, dans un pareil milieu, et dans le commerce d'hellénistes aussi éminents, le jeune Ambroise Firmin-Didot ne tarda pas à acquérir le goût et la connaissance approfondie de la langue grecque ancienne. Ce fut alors que, pour achever son instruction grecque, son père le plaça sous la direction du savant Coray, qui devint bientôt son ami. On peut juger des progrès que dut faire un tel élève sous la direction d'un pareil maître. Aussi, le jeune Ambroise fut-il rangé bientôt, et à juste titre, parmi les hellénistes et les philhellènes qui donnaient les plus grandes espérances. Paul-Louis Courier, qui n'était pas prodigue d'éloges, dans une lettre écrite de Florence, le 3 mars 1810, à M. Firmin Didot, alors à Rome, s'exprimait ainsi (2) : « J'ai eu bien peu le plaisir de voir monsieur votre fils, personne cependant ne m'intéresse davantage. Toute la Grèce en parle et fonde sur lui de grandes espérances. Donnez-moi bientôt, je vous prie, de ses nouvelles et des vôtres, etc. ».

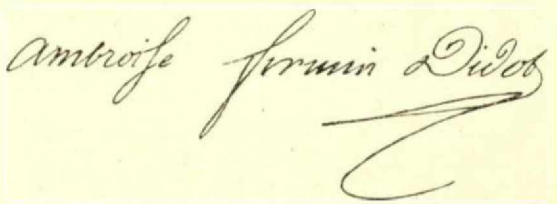
Courier avait bien jugé le jeune homme, qu'il n'avait fait qu'entrevoir pendant un court voyage que celui-ci avait fait en Italie avec son père, en attendant qu'il pût mettre à exécution le désir qu'il nourrissait depuis longtemps de parcourir la Grèce.

En 1814, dès le rétablissement de la paix générale, M. Ambroise Didot s'empressa de se rendre en Angleterre, pour juger des progrès

(1) (N. D. L. R.). Sujet de prix proposé pour l'an VII par la Classe de littérature de l'Institut : « Rechercher les moyens de donner parmi nous une nouvelle activité à l'étude de la langue grecque et de la langue latine. » M. Boissonade fut un des concurrents couronnés.

L'Hellénisme en France, par M. E. Egger, 1869, t. II, p. 309.

(2) Voy. ***Lettres inédites de Courier*** et ***Journal des Savants***, article de Letronne, p. 730, année 1893,



de la papeterie et de l'imprimerie; puis, en règle avec les devoirs de sa profession, qu'il devait honorer plus tard, il se hâta de réaliser le vœu qu'il avait fait de visiter la Grèce, pour laquelle Coray avait su lui inspirer tout l'enthousiasme qu'il ressentait lui-même et dont il s'était déjà occupé utilement, ainsi que le prouve cette autre lettre encore inédite que Coray lui adressa, le 22 août 1814, en réponse à une offre que le jeune Ambroise avait faite de livres pour la bibliothèque publique qui se fondait à Chios, patrie de Coray.

A Monsieur Didot fils,

22 août 1814

Eu prattein (en grec) ! Vous m'avez offert de votre propre mouvement je ne sais quel ouvrage pour la bibliothèque de Chios. Je ne suis point pressé d'avoir votre offrande, comme je le suis d'achever la préface de mon sixième et dernier volume des *Vies* de Plutarque. J'y nomme tous ceux qui se sont intéressés à la régénération des Grecs, et je serais bien fâché si votre nom ne s'y trouvait point.

Je vous pardonne d'être parti pour l'Angleterre sans me venir voir.

Celui qui vous aime comme son enfant.

Coray.

La préface du tome VI[e] des *Vies* de Plutarque contient à la page 26 les noms des donateurs français de la bibliothèque de Chios : Clavier, Thurot, Boissonade, Ambroise Firmin-Didot (1), et l'indication des livres offerts par eux.

Ce ne fut qu'en 1816 que le jeune Didot put mettre à exécution son désir de visiter l'Orient. Nous ne pouvons pas le suivre dans ce voyage, entrepris à une époque qu'il ne soupçonnait pas si proche du réveil de la nationalité grecque, et qu'il a décrit avec tant de précision et de sobriété ; cependant nous ne pouvons nous empêcher d'y relever trois passages importants, qui montrent à la fois l'enthousiasme, la science et la persévérance du jeune voyageur : son enthousiasme, quand il raconte l'émotion qui le saisit, lui et ses jeunes compagnons de route, les fils de M. Barbié du Bocage et de M. Caussin de Parceval, quand ils aperçoivent, de la frégate qui les portait, les premiers rivages de la Grèce ; leur empressement et leur noble émulation à qui toucherait le premier le sol sacré de la Grèce, lorsqu'ils débarquèrent à Ténédos. « Les habitants, dit-il en cet endroit, durent nous croire échappés à quelque grand naufrage, en voyant la joie dont nous étions transportés. »

(1) Voici la note qui accompagne le nom de M. Ambroise Firmin-Didot : *Fils du très-illustre imprimeur que l'on espère voir non moins illustre que son père.*

Après avoir visité successivement les terres classiques de l'Orient, et parcouru la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Egypte, il alla se renfermer, au commencement de 1817, au gymnase de Cydonie, ville de l'Asie Mineure, pour s'y perfectionner encore dans la connaissance du grec. Coray lui avait donné une lettre de recommandation pour le professeur Théophile Kaïris, alors directeur du gymnase de Cydonie, cette ville qui fut un des foyers les plus ardents du patriotisme grec. « Je me rappellerai toujours, dit M. Didot, avec la reconnaissance la plus vive, sa généreuse hospitalité et les soins affectueux qu'il prit de moi. Son âme pleine d'élévation n'est enflammée, ainsi que celle de Coray et de quelques autres Grecs respectables, que de l'amour de l'humanité et de la plus sublime philosophie ; mais il n'osait déployer que dans l'intérieur de sa maison toute son instruction et la supériorité de ses lumières ; il les cachait même avec soin, pour ne pas heurter les préjugés existants. Sa sœur Evanthie était digne de le comprendre ; elle parlait le français et l'italien correctement, et le grec ancien le plus pur ; savait parfaitement les mathématiques, et s'occupait avec son frère de mathématiques transcendantes et de l'étude des *Sections coniques* de Newton. Qui aurait pu soupçonner, ajoute le jeune narrateur, que, dans cette ville presque inconnue, une misérable petite maison renfermait, en Asie, une instruction aussi extraordinaire ? »

Ce fut là que le jeune Didot habita pendant deux mois, suivant régulièrement les leçons des professeurs, et pendant ces deux mois, il fut surtout frappé du zèle et du respect, on pourrait dire religieux, avec lequel les jeunes gens venaient assister aux cours publics. Comme les pythagoriciens, pour qui les paroles du maître avaient un caractère sacré, de même les moindres préceptes des professeurs étaient sur-le-champ observés comme une loi par les élèves de Cydonie. Aussitôt qu'ils aperçevaient un de leurs maîtres, tous se levaient et se tenaient dans un silence respectueux à son passage. Ce n'était cependant ni la crainte des punitions ou des réprimandes qui les faisaient agir ainsi, car M. Didot affirme que, pendant son séjour, il n'a jamais entendu le moindre mot de reproche adressé par les maîtres aux élèves : « De plus nobles motifs, ajoute-t-il, animent cette jeunesse, l'espoir de la Grèce dévorée d'un désir d'instruction rendu plus vif chaque jour par la comparaison de l'ignorance générale dont ils sont entourés, et de la supériorité que leurs maîtres ont acquise par les connaissances diverses qu'ils sont venus chercher pour la plupart en Europe. »

Théophile Kaïris et un autre professeur du même lycée, Grégoire Saraphis, heureux de compter parmi leurs élèves le représentant de l'illustre maison de typographie parisienne, auraient, ainsi que quelques habitants de Cydonie, manifesté le désir d'établir une imprimerie dans leur collège ; mais, après avoir réfléchi à la difficulté qu'ils éprouveraient pour la mettre en activité dans un pays privé de tout secours mécanique, malgré les instructions que M. Didot devait leur laisser par écrit, ils se décidèrent à envoyer à Paris un de leurs élèves qui se destinait à cette profession. Ce jeune homme, Constantin Dobras, resta deux ans dans les ateliers de la maison Didot. Il partit ensuite en emportant une presse et des caractères grecs. Mais à peine fut-il arrivé à Cydonie, où il commençait déjà à imprimer la grammaire du professeur Grégoire, que les malheurs de la Grèce s'étendirent jusqu'en Asie. Heureusement, il put échapper au massacre des habitants de la ville, et se rendit dans le Péloponèse, auprès du gouvernement, où sa presse et ses caractères servirent à imprimer les bulletins de l'armée et du gouvernement grecs. Ce fut encore lui qui dirigea la nouvelle imprimerie que MM. Didot avaient envoyée généreusement en Grèce au commencement de la révolution, et qui, établie d'abord à Hydra, servit à imprimer, en 1824, le premier journal de la Grèce libre, intitulé *l'Ami de la Loi*. Elle fut transportée ensuite à Nauplie.

Ce n'était pas le seul présent de ce genre que M. Ambroise Firmin-Didot avait fait à la Grèce. Avant d'aller s'établir au collège de Cydonie, lorsqu'il avait visité Chios, les amis de Coray, les Rodocanaki, les Ralli, lui avaient témoigné le désir de faire établir une imprimerie dans le collège où Bardalachos et Bambas instruisaient la jeunesse grecque, si avide de leurs leçons. Une imprimerie composée des caractères de la maison Didot leur fut envoyée, et le discours prononcé par Bambas dans le collège fut la première impression faite à Chios. Plusieurs ouvrages y furent ensuite bien exécutés, ainsi qu'on peut en juger par la grammaire grecque de Néophytos Bambas, imprimée en 1821 à Chios par les soins de Bayroffer, dont le nom figure en Allemagne parmi ceux des bons imprimeurs. Mais bientôt, en avril 1822, cette imprimerie fut anéantie avec la malheureuse ville de Chios ; la bibliothèque, qui contenait déjà douze mille volumes, disparut également. Cette bibliothèque avait été considérablement enrichie par le don que M. Ambroise Didot avait fait, en 1812, au collège de Chios, de nombreux livres ; il avait revu ces livres lors de son voyage, où, comme il le dit lui-même, les professeurs les lui avaient montrés

dans la bibliothèque de leur gymnase avec un plaisir égal à celui qu'il eut à les revoir. La barbarie des Turcs, anéantissant tout cela, ne fit que ranimer le zèle des philhellènes et attiser la haine des Grecs.

Une autre imprimerie avait été établie à Missolonghi avec les caractères et les types de la maison Didot, et c'est avec ces caractères que fut imprimée l'oraison funèbre de lord Byron, prononcée à Missolonghi encore assiégée par les Turcs.

Lorsque éclata la révolution grecque, qui excita si vivement en Europe l'intérêt des amis des lettres et de l'humanité, le jeune philhellène ne pouvait rester indifférent au spectacle de cette lutte d'extermination entre les Grecs et les Turcs; aussi se mit-il à la tête du mouvement européen. Il proposa le premier une *Souscription en faveur des Grecs,* dans un écrit publié sous ce titre (1).

(1) (N. D. L. R.). Ce chaleureux *Appel* se trouve en entier dans l'*Alde Manuce et l'Hellénisme à Venise*, de M. Ambroise Firmin-Didot, p. 475. Le voici *in extenso* :

« La prise de Constantinople par les Turcs, au milieu du quinzième siècle, jeta la consternation dans l'Europe. Ceux d'entre les Grecs qui purent échapper à ce désastre donnèrent à l'Italie, en échange de l'hospitalité, les connaissances précieuses dont ils étaient demeurés les dépositaires, et la lecture des chefs-d'œuvre de la Grèce ranima le goût des beaux-arts, des sciences et des lettres dans tout l'Occident. L'Europe, en acceptant le bienfait, a contracté envers les Grecs une dette sacrée. Le moment est venu de l'acquitter.

Qu'ont fait les Mahométans, depuis la conquête, pour qu'on oubliât que l'abus de la force est le seul droit qu'ils aient acquis sur ces heureuses contrées ? Depuis plus de trois siècles, ils tiennent la nation grecque dans un état d'oppression tel qu'il n'en existe pas un second exemple parmi les peuples civilisés ; aujourd'hui il semble qu'ils aient juré de l'exterminer. La cause des Grecs est celle de l'humanité, des lettres, du christianisme et de la liberté ; c'est la cause de la civilisation contre la barbarie. Quelle autre que la patrie de tant de grands hommes en tous genres aurait pu conserver ses mœurs, ses lois, sa langue et sa religion après un si long esclavage? Ce peuple, dont le nom ne semblait plus qu'un souvenir, vient de reprendre son rang parmi les nations civilisées. L'élite de sa jeunesse, en succombant avec gloire, atteste assez qu'elle est encore digne de ses ancêtres, et les triomphes de sa marine naissante sur les forces navales des Turcs nous rappellent les faits glorieux de l'antiquité. La lutte dans laquelle les Grecs sont engagés fixe l'attention de l'Europe ; partout des souscriptions s'établissent en leur faveur. La France, cette terre si noble et si généreuse, serait-elle la dernière à imiter ce bel exemple ?

Chacun sentira qu'il ne s'agit point ici des droits des souverains, ni de la forme des gouvernements, mais de savoir si une nation doit périr parce qu'elle s'est lassée d'un joug intolérable et qu'elle n'a pas voulu renoncer à la foi chrétienne. Dans des temps plus paisibles, lorsque le sang des Grecs ne coulait pas par torrents, l'âme noble et pure de Fénelon ne craignit pas de manifester la généreuse indignation que lui inspirait le sort de ce peuple infortuné. Voici comment il s'exprimait dans une lettre où il annonçait le dessein de se consacrer aux missions du Levant :

» La Grèce entière s'ouvre à moi, le sultan effrayé recule ; déjà le Péloponèse respire » en liberté, et l'église de Corinthe va refleurir ; la voix de l'apôtre s'y fera encore » entendre. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines pré» cieuses pour y recueillir, avec les plus curieux monuments, l'esprit même de l'an» tiquité. Je cherche cet aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu » inconnu ; mais le profane vient après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre » au Pirée, où Socrate fait le plan de sa république. Je monte au double sommet du » Parnasse ; je cueille les lauriers de Delphes et je goûte les délices du Tempé. Quand » est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec celui des Perses sur les plaines de » Marathon pour laisser la Grèce entière à la religion, à la philosophie et aux beaux» arts, qui la regardent comme leur patrie ? »

Aujourd'hui que les Turcs ont comblé la mesure de leur cruauté, qui pourrait ne pas partager de pareils sentiments ? Un assez grand nombre de jeunes Grecs venus en France pour y étudier les sciences et les arts, privés maintenant de toute communication avec leurs familles, qui sont en partie ou ruinées ou massacrées, ont besoin, par suite de ces événements, que l'on vienne à leur secours, soit pour pouvoir continuer leurs études, soit pour retourner en Grèce y défendre et y consoler leurs familles.

La disposition générale des esprits sollicitait depuis longtemps l'annonce d'une souscription pour seconder des vues aussi philanthropiques, et témoigner tout l'intérêt qu'on prend en France en faveur d'une nation infortunée, combattant pour ce que des hommes ont de plus cher : la liberté religieuse, politique et civile. Diverses sociétés s'étaient déjà formées à cet effet ; elles se sont réunies maintenant afin de donner le plus de publicité possible à une souscription qui, venant au secours du malheur, doit plaire à tous les Français.

Ambroise Firmin-Didot.

M. Coray, dont le nom et les vertus sont connus et appréciés dans toute l'Europe, est chargé de distribuer les secours aux Grecs qui se trouvent à Paris. Le surplus des fonds sera employé à fournir à la nation grecque toute l'assistance que les circonstances permettront. Les fonds seront adressés à Paris chez MM. André et Cottier, banquiers, rue Cadet, 9; Ternaux et fils, place des Victoires, 6; A. Firmin-Didot, rue Jacob, 24; aux bureaux des journaux de la capitale, et à la *Revue Encyclopédique*, rue d'Enfer-Saint-Michel, 18. S'adresser, pour les informations, à M. Christodoulos Clonarès, rue du Colombier, 25.

Cet éloquent appel eut un immense retentissement, et prépara l'organisation du célèbre comité philhellénique de Paris qui rendit de si grands services à la jeune Grèce au point de vue moral et matériel. Les noms des généreux défenseurs de ce peuple opprimé qui répondirent à l'appel du jeune Didot, et vinrent se grouper autour de lui, méritent d'être rappelés encore à la reconnaissance publique. C'étaient MM. de la Rochefoucauld-Liancourt, de Chateaubriand, les ducs de Fitz-James, de Choiseul, de Dalberg, de Broglie, les comtes de Sainte-Aulaire, Mathieu Dumas, Sébastiani, Alexandre de Laborde, de Lasteyrie, Alexandre de Lameth, d'Harcourt, de Staël, Laffitte, Villemain, Benjamin Delessert, Eynard, Lainé de la Ville-l'Evêque, André Cottier et Ternaux aîné; pendant cinq ans, M. Ternaux en fut le président, et M. Ambroise Firmin-Didot, qui s'était inscrit pour une somme de 3,000 francs, le secrétaire. Le vertueux et patriote Coray n'était pas oublié dans ce comité, et une note rédigée par M. A. Didot rappelait l'emploi modeste qu'il avait voulu prendre :

« M. Coray, dont le nom et les vertus sont connus et appréciés, dans toute l'Europe, est chargé de distribuer les secours aux Grecs qui se trouvent à Paris. Le surplus des fonds sera employé à fournir

à la nation grecque toute l'assistance que les circonstances permettront. »

Cette dernière phrase n'était pas inutile, et M. A. Didot reconnut lui-même qu'après tant de commotions politiques en Europe, la révolution grecque avait éclaté dans les circonstances les plus fâcheuses, et qu'il fallait agir avec prudence pour calmer les inquiétudes des gouvernements, qui partout, et particulièrement en France, redoutaient ce qui pouvait agiter les esprits. Il fallait se concilier les sentiments généreux de Charles X et rallier le clergé catholique à une cause qui était celle de l'humanité contre la barbarie et de la chrétienté contre l'islamisme. Dans ces circonstances c'était donc une inspiration des plus heureuses d'avoir mis sous la protection de Fénelon cet appel à l'intérêt qu'inspirait le grand nom de la Grèce. Son péril et son courage lui créèrent des protecteurs influents, et décidèrent la tardive alliance de l'Angleterre, de la France et de la Russie, qui sauva la Grèce et lui permit de reprendre le cours de ses destinées.

En même temps que ces secours moraux et matériels, M. Didot servait la cause de la Grèce par la publication des différentes brochures en faveur des Grecs, qui presque toutes sortaient de ses presses. Les efforts des Grecs, secondés par d'aussi puissants auxiliaires, furent couronnés de succès. La Grèce fut déclarée indépendante et put se constituer en monarchie. M. Didot ne cessa point pour cela de s'occuper de ce pays qui avait toutes ses sympathies, et, après avoir concouru à son affranchissement, il essaya de le rendre digne de la liberté qu'il avait si chèrement acquise.

La liste de ses ouvrages, que nous ne pouvons que mentionner, le prouve suffisamment. Les *Notes d'un Voyage dans le Levant* ont été tirées à un très petit nombre d'exemplaires destinés seulement aux amis de l'auteur. La première partie seule en a paru. Le manuscrit de la seconde, retrouvé dans ses papiers, ne sera pas perdu pour le public, nous nous plaisons du moins à l'espérer.

Outre ces *Notes d'un Voyage dans le Levant* (in-8°, 1826), M. Didot a fourni tout un chapitre au *Voyage de la Grèce*, par Pouqueville, le chapitre CXLIV, contenant une *Description de la Laconie et de Sparte*, que l'on peut considérer comme complément de ses notes sur son *Voyage dans le Levant*. En 1833, il publia une *Traduction de l'histoire de Thucydide*, qu'il s'occupait à réimprimer avec le texte en regard, lorsque la mort est venue le surprendre au milieu de ses doctes travaux : le premier volume seul avait paru en 1872; le second était prêt et le troisième entièrement composé, cette année-ci même. L'année dernière, 1875, il fit paraître son remarquable livre sur *Alde Manuce et l'hellénisme à Venise* (1), ouvrage de 650 pages, orné de portraits, de fac-similés, et qui contient une partie de la correspondance inédite des Grecs réfugiés en Italie. Cet ouvrage, le dernier que M. A. Firmin-Didot ait donné au public, lui fut inspiré par le beau livre de M. Egger, sur *l'Hellénisme en France*, et par la part qu'il prenait à l'impulsion donnée aux études grecques par la fondation de l'Association pour l'encouragement de ces études en France.

Nous venons de rappeler l'Association des études grecques, qui rend en ce moment un juste hommage, sinon un hommage digne de lui, à la mémoire de M. A. Firmin-Didot; malgré la réserve que nous impose le lieu où nous parlons, nous ne pouvons pas ne pas rappeler qu'il fut un des premiers fondateurs, en 1867, de cette Association qui devait lui rappeler, quoique dans un but différent, le comité grec dont il avait provoqué la fondation en 1821. Il n'était plus question maintenant de l'existence ou de la liberté de la Grèce ; la Grèce est libre et a prouvé qu'elle était digne de sa liberté ; il s'agissait seulement de développer et d'encourager les études grecques en France. M. A. Firmin-Didot prit une part active à la fondation de cette société, se fit inscrire parmi les membres donateurs et assista régulièrement à ses séances. Nous rappelions, en commençant cette notice, que peu de jours avant le coup fatal qui devait si brusquement terminer une carrière si bien remplie, il assistait à une des séances du comité, à laquelle il était venu malgré son grand âge et malgré les rigueurs d'une journée d'hiver.

Tant de travaux, un si grand dévouement à la science devaient recevoir leur récompense. Décoré de la croix de la Légion d'honneur en 1825, il fut nommé officier de l'ordre en 1856, et succéda à son père comme imprimeur de l'Institut de France. Il était déjà officier de l'ordre du Sauveur de Grèce et commandeur de l'ordre de Sainte-Anne de Russie. Mais une autre récompense devait être pour lui la plus douce et la plus précieuse : ce fut lorsque l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'appela dans son sein en remplacement de

(1) Parmi les nombreux ouvrages que M. A. Firmin-Didot a laissés, nous bornant à mentionner ceux seulement qui ont rapport au grec, nous trouvons une savante réponse à M. Egger sur *le Prix du papier dans l'antiquité*, une *Notice sur Anacréon*, précédant sa traduction en vers des odes de ce poète, publiée avec les dessins de Girodet (1864, in-16).

M. de Cherrier, en 1872. Ce jour-là, M. Didot fut vraiment heureux. Il avait vu se réaliser le vœu secret de toute sa vie ; il faisait partie de cet Institut de France, où son père avait failli entrer, lorsque la mort l'avait enlevé aux lettres, de ce corps savant dont depuis plusieurs générations les Didot étaient imprimeurs et où il comptait tant d'amis. Cependant la mort qui s'approchait devait frapper debout et en pleine activité cet homme dont l'activité était si grande. Le mardi, 22 février 1876, elle le surprenait plein de vie dans la quatre-vingt-sixième année de son âge.

A ses funérailles, où se pressa un concours considérable et une foule énorme venue de tous les côtés pour rendre un dernier hommage à cet homme de bien, à ce savant modeste, à ce probe et honnête commerçant, la colonie grecque de Paris avait apporté une couronne. M. Délyannis, chargé d'affaires du royaume hellénique, tenait un des cordons du poêle ; il rappela en peu de mots que M. A. Firmin-Didot avait contribué par son zèle ardent, pour une grande part, à la résurrection de la Grèce, et prêté son concours le plus chaleureux à la propagation des études grecques. « Sa perte, ajoutait-il, sera vivement ressentie en Grèce, où le nom de cet homme illustre éveillera toujours les sentiments de la plus vive reconnaissance. »

Quelques jours plus tard, en effet, M. Délyannis était chargé, au nom du gouvernement hellénique, d'exprimer à la famille de M. Firmin-Didot la part que, non seulement le gouvernement grec, mais la nation tout entière prenait au deuil qui la frappait. Les Grecs, qui n'oublient pas les services qu'on leur a rendus, n'avaient pas attendu cette douloureuse circonstance pour témoigner de leur gratitude envers M. A. Firmin-Didot. Lorsqu'en 1839 il était retourné avec Mme Ambroise Didot visiter Athènes, qu'il revoyait après vingt ans, on avait fait aux deux voyageurs une réception enthousiaste, et plus tard, on avait donné à une des principales rues de la capitale du royaume de la Grèce le nom de Firmin-Didot que le peuple, dans la naïve et poétique expression de sa reconnaissance, traduisait en grec par *Diodotos*, présent de Jupiter.

Mis DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE.

(N. D. L. R.) — *Le 21 juin 1891* la statue de M. Ambroise Firmin-Didot a été élevée, par voie de souscription, sur la place publique de Saint-Roch (Eure-et-Loir). Œuvre du sculpteur F.-M. Charpentier, elle représente l'illustre A. Firmin-Didot en pied, debout, appuyé de la main gauche sur une presse typographique, et tenant de la droite une épreuve qu'il lit. Des discours ont été prononcés par son fils, M. Alfred Firmin-Didot, par M. Honoré Letartre, maire de Sorel-Moussel, et par

M. Gustave Pawlowski, ancien secrétaire de M. Ambroise Firmin-Didot. Nous rappelons aussi la *Notice sur la vie et les travaux de M. Ambroise Firmin-Didot*, lue à la séance solennelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 19 novembre 1886, par M. Wallon, membre de l'Institut. Le soir de l'inauguration de la statue, au banquet, M. Léopold Hubert, rédacteur de la maison Didot, a lu cette poésie :

à M. Ambroise FIRMIN-DIDOT.

Noble Maître... salut ! Votre figure amie
Revit pour nous radieuse, et l'éclair du génie
Sur votre large front,
Creusé par la pensée,
Trace un sillon profond,
Ainsi que dans l'éther, une foudre lancée !...
Athénien par l'esprit, Spartiate par le cœur,
Vous avez obtenu comme un suprême honneur,
Et comme le premier des titres de noblesse
Par le mérite acquis,
Ce grand droit de cité que vous donna la Grèce,
A votre ardent appel de ses liens délivrée,
Et d'un nouvel éclat, à nos yeux éblouis,
Par vos œuvres ornée.
Ami de Périclès et du divin Platon,
Les siècles passeront, mais votre renommée,
D'âge en âge vivra, par vos Fils confirmée !
Parmi les Noms fameux, inscrits au Parthénon,
Le vôtre, par l'Histoire, en lettres d'or gravé,
Comme fils de Minerve et disciple d'Homère,
Est entré glorieux dans l'immortalité...
Et l'enfant cessera de sourire à sa mère,
L'aigle de s'élever, hardi, jusques au ciel,
Le flot de dire au flot son refrain éternel,
Avant que des Didot la mémoire bénie
Aux rives du Lethé demeure ensevelie !...
Unissons maintenant et nos cœurs et nos voix !
A travers la campagne, et les monts et les bois,
Et dans cette vallée,
Qu'il a si bien aimée,
Faisons tous retentir, unanime Credo,
Ce cri de ralliement : Toujours pour les Didot !

Léopold HUBERT.

Résumé d'Histoire de la Médecine Grecque

CHAPITRE IV

La Médecine depuis Galien jusqu'au règne de Justinien

Il nous faut assigner, parmi les auteurs médecins, une place d'honneur à Claude Galien, né à Pergame, en 131, après J.-C. Son père Nicon, qui était mathématicien et architecte, lui donna une éducation très soignée. Dans sa jeunesse, il écouta les leçons des philosophes de l'Académie, de même que celles des stoïciens et des péripatétitiens ; ce qui montre l'intelligence éclectique de l'élève. Mais, à la suite d'un songe qu'eut son père, il abandonna l'étude de la philosophie pour celle de la médecine. Chacune de ces sciences a eu une grande influence sur l'esprit de Galien ; nous le voyons par ses ouvrages. Après la mort de son père, Galien, jeune homme studieux, âgé de vingt ans, alla à Smyrne pour entendre l'anatomiste Pélops et le platonicien Albinus. Il se rendit ensuite à Corinthe, où il suivit les leçons de Némésianus, puis enfin à Alexandrie, où il acheva ses études chez l'anatomiste Héracléianus. Après ce séjour à l'étranger, il revint à Pergame, où il fut médecin des gladiateurs. Il ne demeura que six années dans sa patrie. Des troubles ayant éclaté à Pergame, en 164, après J.-C., il se vit dans l'obligation de se rendre à Rome, où il passa quatre ans. En ce centre de la puissance et de la civilisation, le grand médecin fut très honoré. Mais l'envie s'attaqua à lui de manière si violente qu'il fut obligé de s'en aller. Il parcourut plusieurs villes de l'Italie, Chypre et la Lycie, puis retourna dans son pays natal. Selon toute vraisemblance, il y aurait terminé sa vie, si Marc-Aurèle et Bérus ne l'avaient invité à venir à Aquilée. Il n'accepta pas l'offre que lui fit Marc-Aurèle de l'accompagner dans son expédition contre les Germains. Il resta en Italie en qualité de médecin du jeune Commode. Il y composa ses ouvrages et y mourut en 201, à l'âge de 70 ans. Il aurait été souhaitable pour la science que le médecin de Pergame vécût plus longtemps, néanmoins, il a pu écrire un nombre si considérable d'ouvrages qu'il étonne les auteurs les plus féconds. Nous avons de lui plus de deux cent cinquante ouvrages dont une centaine sont absolument authentiques et dix-huit considérés comme douteux. Quelques-uns ont été traduits en latin et en arabe, car pendant tout le moyen âge Galien a joui d'une autorité incontestable. Il nous serait impossible ici de parler de chacun des ouvrages de ce fécond auteur.

On nous permettra, pour cette raison, de nous en tenir à quelques généralités. Deux de ses œuvres ont un caractère pédagogique : ce sont *Des sectes* et *De la meilleure des sectes*.

Dans la première, Galien fait remarquer que trois écoles se disputent l'empire de la médecine : l'école *logique* ou *dogmatique*, l'école *empirique* et l'école *méthodiste*. Le dogmatisme s'appuie sur la logique, l'empirisme sur l'expérience et le méthodisme sur la logique et l'expérience. Entre tous les ouvrages de Galien, ceux qui étudient la médecine préfèrent l'*Art médical*, connu au moyen âge sous le nom de *Mikrotechnum*. On le nommait ainsi parce qu'il était un abrégé du grand ouvrage intitulé : *Méthode thérapeutique*, qui se composait de quatorze livres, et qui, pendant le moyen âge était appelé *Megalotechnum*. Les ouvrages ci-après étaient aussi très estimés : *De l'utilité des parties du corps humain*, *Du pouls*, *Des lieux affectés* et *les Opérations anatomiques*. Les œuvres de Galien furent regardées pendant treize siècles comme les oracles de Dieu.

Galien était médecin et philosophe. Il essaya de réunir la médecine à la philosophie dans son étude *Du meilleur iatrophilosophe*. Les iatrophilosophes étaient très répandus dans l'antiquité. Mais la plupart des œuvres philosophiques de Galien sont perdues, entre autres le traité *De la démonstration*. Il nous reste : *Discours en faveur des arts*, *Du meilleur enseignement*, *Du caractère de l'âme*, *Des rapports des organes entre eux*, *Du diagnostic et du traitement des maladies particulières à la nature de chacun*, *Des exercices de gymnastique au moyen des petites boules*, *Des sophismes d'élocution*, *Des dogmes d'Hippocrate* et de *Platon*. Il est digne de remarque que ce médecin érudit s'occupait aussi de questions grammaticales. Il écrivit un *Glossaire de la langue d'Hippocrate* et un ouvrage *Sur les noms chez les auteurs attiques* qui était composé de quarante-huit livres. Disons en passant qu'il arriva peu souvent que les médecins se passionnèrent pour les recherches grammaticales, ainsi que Galien et Coray. Les œuvres philologiques de Galien n'ont pas une grande valeur, mais elles nous donnent un tableau fidèle des études littéraires au temps des empereurs romains. Photius dit du style de Galien qu'il ne s'y trouve que très peu de fautes ; il loue même son ouvrage *Sur les sectes* dans lequel il n'en a pas rencontré.

Galien n'était pas un esprit original dans la signification large du mot, mais il fut l'homme le plus érudit du IIe siècle. Il est à remarquer qu'à la fin de plusieurs périodes des lettres grecques se révèlent des intelligences encyclopédiques qui résument tout le savoir de leur temps. Galien peut être comparé en cela à Didyme le Chalcentère.

Dans les siècles suivants, il n'était guère possible de lire les nombreux et longs ouvrages de Galien. On se vit alors dans la nécessité de les abréger. Ce travail fut entrepris par Oribase, qui était originaire de Sardes ou de Pergame. A la demande de Julien l'Apostat, dont il était le médecin en chef, Oribase rédigea un *Traité de médecine, divisé en quatre livres*, qui était un résumé des œuvres de Galien. Sur le désir du même empereur, Oribase écrivit l'*Hebdomecontabiblion*. C'était une encyclopédie des écrits des médecins de l'antiquité. Ces deux ouvrages sont dédiés à Julien l'Apostat. Comme le second de ces ouvrages était trop volumineux, Oribase en fit, pour son fils Eustache, un abrégé en neuf livres.

CHAPITRE V

La Médecine depuis l'avènement de Justinien jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs

Dans cette période, il n'était pas possible de voir naître des Galiens, car la puissance intellectuelle de la nation s'était abaissée déjà. Les auteurs médecins tiraient ordinairement la substance de leurs ouvrages de ceux des auteurs anciens. Aétius d'Amide, qui vivait au milieu du VI[e] siècle, puisa largement à cette source. Il étudia la médecine à Alexandrie, puis il alla à Constantinople où il devint archiatre et comte de la garde impériale. L'œuvre d'Aétius, composée de seize livres, est intitulée : *Seize livres de médecine*. C'est un ouvrage thérapeutique où l'auteur a mis à contribution ses aînés : Galien, Oribase, Archigène, Rufus et d'autres encore. Aétius ne se borne pas à compiler les anciens, il expose aussi ses vues particulières. C'est pourquoi il ne paraîtra pas extraordinaire que Photius le préfère à Oribase. Comme il avait fait son éducation à Alexandrie et que le néo-platonisme qui y florissait avait laissé dans son esprit de profondes racines, Aétius croyait à l'efficacité des exorcismes et des amulettes, qui étaient en grand honneur chez les Egyptiens. Les connaissances chirurgicales d'Aétius étaient modestes. Il étudia sérieusement l'action des médicaments propres à embellir l'épiderme.

A la même époque vivait aussi Alexandre de Tralles, qui composa *les Thérapeutiques*, ouvrage divisé en douze livres. Il nous renseigne sur l'état de la clinique au VI[e] siècle. Il a écrit également une œuvre rédigée sous forme de lettres : *des Helminthes*. Au milieu du VII[e] siècle, florissait Paul d'Egine, qui nous a laissé un *Compendium médical* en sept livres. Ce médecin s'occupait particulièrement des maladies des femmes. Son

ouvrage était si estimé qu'il eut les honneurs d'une traduction en arabe. Théophile Protospatharius est un commentateur d'Hippocrate. Ce fut aussi un compilateur ainsi qu'en témoignent ses études *Sur la structure du corps humain* et son traité *Des urines*, ouvrages qui sont rédigés d'après Galien. On lui attribue des études *Sur les sécrétions* et *Sur le pouls*.

Etienne d'Athènes était élève de Protospatharius. Il écrivit *Sur la différence des fièvres* et un commentaire sur le premier livre de la *thérapeutique* de Galien. Il vivait dans la première moitié du VII[e] siècle. Au commencement du même siècle, exerçait Palladius d'Alexandrie, surnommé l'*Iatrosophiste*. Il composa un ouvrage ayant pour titre : *Aperçu général sur les fièvres* et quelques commentaires sur les œuvres d'Hippocrate.

Théophane, à qui l'on avait donné le surnom de *Nonnus*, fut chargé, par l'empereur Constantin Porphyrogénète, de la composition d'un *Résumé des théorèmes médicaux*. Il puisa ses idées dans Oribase et plusieurs autres médecins. L'histoire de la médecine mentionne aussi Rhasès, qui naquit à Rai, ville de Perse, et étudia à Bagdad la médecine et la philosophie aristotélienne. Il parvint à une vieillesse très avancée, et mourut en 1010. Son ouvrage *Sur la peste*, écrit en langue arabe, fut traduit en grec. On ne connaît pas le nom du traducteur, mais on croit que c'était Jean Acturius, de qui nous parlerons plus tard. Au XI[e] siècle, Nicétas, médecin de Constantinople, fit, d'après les travaux des médecins anciens, une *Compilation sur l'art chirurgical*. Pour ce faire, il se servit, entre autres, des ouvrages d'Hippocrate, de Galien, d'Oribase, de Paul d'Egine. Cette compilation est très estimée par ceux qui s'occupent de médecine ancienne, car elle contient une foule de renseignements intéressants. Constantin Psellus le Jeune a écrit *Sur la couleur de l'efflux sanguin pendant l'opération de la saignée d'après la médecine perse*. Nous n'avons qu'un fragment de ce dernier ouvrage. Le même auteur, qui est très fécond, a composé un *Excellent poème médical en iambes*. Entre ses nombreux ouvrages nous mentionnerons aussi *Des nouveaux noms des maladies*.

Siméon, fils de Seth, florissait au XI[e] siècle. Il devint protovestiaire à la cour de Constantinople. On lui reconnaît la paternité de : *Sur la valeur nutritive des substances alimentaires; de la Bière; Recueil des dogmes physiques et philosophiques; Lexique alphabétique donnant l'explication exacte de la nature des plantes*. Théodore le Précurseur, surnommé aussi *Ptochoprodrome*, se préoccupa également de questions diététiques. Ce poète polygraphe a composé en tripodies iambiques un poème intitulé :

Des vers d'après la science médicale pour les douze mois de l'année. De même que toutes les œuvres de Ptochoprodrome, son calendrier poétique est de peu de valeur. Celui qu'écrivit le sophiste Hiérophile est regardé comme plus sérieux. Il avait pour titre : *Cercles sur la nourriture ; lesquels nous devons observer chaque mois et desquels il ne faut pas nous écarter.* Jean dit Acturius, archiatre du palais, a écrit deux discours : *Sur les fonctions, les maladies et la diète du pneuma psychique*, ainsi que deux ouvrages : *De la méthode thérapeutique* et *Des urines.* A la demande de Michel VIII Paléologue, Démétrius, surnommé Pépagomène, composa un traité *sur la Goutte.* A cet archiatre de l'empereur sont attribués *le Cynosophe* et *l'Hiéracosophe,* ouvrages traitant de l'éducation et des soins à donner aux chiens et aux faucons. Nicolas Myrepsus a écrit un ouvrage pharmaceutique sur les contre-poisons. Le dernier médecin que nous citerons dans cette période est Georges Sanguinaticius à qui l'on avait donné le surnom d'Hypatus. Il florissait vers 1450. Il a composé un ouvrage *Sur les parties du corps humain.* Nous dirons, pour terminer, que, pendant tout le moyen âge, on colportait, à travers l'Orient et l'Occident, des ouvrages médicaux écrits en langue vulgaire par des auteurs inconnus et que l'on appelait : *Iatrosophies.*

Georges MISTRIOTIS,
Ancien Recteur de l'Université nationale de Grèce.

Correspondance de Ph. Le Bas

(*Suite*)

Klisiékeuï (Ancyra ferrea), *le 13 décembre 1843.*

34e LETTRE. — Par les douze grands dieux, mon cher Lacroix (1), je n'ai pas perdu pour attendre. Si vous avez différé neuf mois à m'écrire, vous me dédommagez largement par la plus aimable et la plus spirituelle épître qui soit jamais parvenue dans la Phrygie Epictète. Vous désirez que je vous réponde, me dites-vous, du lieu, quel qu'il soit, où votre missive pourra me rencontrer : vous allez juger si cela m'eût été possible.

En quittant le Péloponèse, j'étais venu me reposer à Athènes pour organiser une excursion dans la Grèce du Nord, quand la révolution grecque est venue de son

(1) Professeur d'histoire, élève de Ph. Le Bas à l'Ecole Normale supérieure.

côté déranger tous mes projets. Sans doute, puisque cet événement substituait le régime constitutionnel au régime du bon plaisir, le fils du conventionnel, le décoré de Juillet dut s'écrier : Vive la Constitution ! mais quand l'antiquaire vit toutes les passions politiques en mouvement, les Palicares reprendre les armes, les Palicares chez lesquels il y a encore un peu plus du brigand que du soldat et du citoyen, par conséquent les routes devenir peu sûres, il ne put s'empêcher de dire à part soi : Ils auraient bien pu attendre. Donc me voyant fermer l'entrée de la Béotie, de l'Etolie et de l'Acarnanie qui de toute éternité fut la terre classique des Klephtes, je tournai les yeux vers l'Asie Mineure et m'embarquai pour Constantinople. Je ne vous parlerai point de mes pérégrinations ultérieures. Jacquinet (1) pourra vous mettre au courant à cet égard. Qu'il vous suffise de savoir qu'après un séjour d'un mois sur les ruines d'Aïzani, où j'ai fait ample récolte, la neige, en venant tout cacher à mes yeux, m'a forcé de plier bagage. Précédemment, ne pouvant plus résister au désir d'avoir des nouvelles de France, j'avais envoyé un exprès à Smyrne pour m'en rapporter toutes les lettres qui y étaient parvenues à mon adresse. Il avait ordre de m'attendre à deux journées d'Aïzani. Me voilà donc parti chassé par le mauvais temps et par l'impatience de rejoindre mon messager, parti par un brouillard qui ne nous permettait pas de voir à dix pas devant nous. Après deux heures de marche dans l'obscurité que tempérait seule la blancheur de la neige, tout à coup la nuée qui nous entourait se dissipe, le soleil brille de tout son éclat et nous laisse voir devant nous le Yonouslardag et à notre gauche les montagnes moins élevées d'où coulent en cascades les sources du Rhyndacus. Puis au détour d'une colline, nous apercevons à trente pas un Turc coiffé d'un turban vert, monté sur un cheval gris, et tous de dire : Si c'était Ibrahim ! puis : Mais c'est bien lui ! L'instant d'après j'étais en possession d'un paquet plus gros que beaucoup de ceux dont le courrier de la malle fait la distribution sur son passage dans nos villes de province. Cinq lettres à M. Landron (l'architecte dessinateur qui m'accompagne), sept à mon ami Henri Musson et quarante-trois pour moi !!! Après cette distribution faite à cheval et interrompue sept fois pour briser le cachet de sept paquets différents, il fallut lire et franchement l'ami ne vint qu'après la famille.

Vous voyez bien, mon cher Lacroix, qu'avec la meilleure intention du monde je n'ai pu exaucer votre souhait et vous répondre en datant ma lettre des champs de Yonouslar, près des sources du Rhyndacus ; le lendemain même ce m'eût été chose impossible, car nous ne sommes arrivés que tard au gite et je n'étais pas encore à la dernière lettre de mon excellente mère. Mais aujourd'hui votre tour est venu, et j'ai la satisfaction de pouvoir écrire en tête de ma lettre un nom qui, pour être peu connu, n'en a pas moins une certaine *sonorité* (passez-moi le mot) et une certaine physionomie archaïque. Ce n'était au temps de Strabon qu'un *polichnion* qui cependant n'était pas sans quelque importance, puisqu'on y battait monnaie, si toutefois les médailles qu'on lui attribue n'appartiennent pas à une autre Ancyre,

(1) Alors préfet des études à l'Ecole Normale supérieure.

ce qui me paraît assez probable. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un pauvre village au bord d'un lac formé par le Macestus. Nous y sommes arrivés ce soir mais peu s'en faut que nous n'ayons été retenus à Simar (l'ancienne Synaos) où nous avons passé la dernière nuit, et cela par un accident qui pouvait être des plus tragiques. J'ai à mon service, depuis que je suis arrivé en Grèce, un domestique italien sujet du Très-Saint-Père (il est de Sinigaglia), hableur comme un Gascon, aimant le vin comme un Allemand, le beau sexe comme un Français, le *dolce farniente* comme tous ses compatriotes, mais au demeurant le meilleur fils du monde. J'oubliais d'ajouter qu'il est bouillant comme Ajax, et parfois furieux comme feu *Orlando*. Or ce fier Cannucci (c'est son nom presque aussi burlesque que sa personne), en remettant ce matin les pistolets d'Henri dans leurs fontes, a rencontré quelque résistance, et lui qui comme Gusmann, ne connaît pas d'obstacle, a retiré, puis repoussé vivement l'arme meurtrière. Ce double mouvement a relevé, puis abattu le chien, et le coup est parti, emportant un bouton de son habit, déchirant la boutonnière de son gilet, transperçant sa chemise et effleurant sa peau. Notre homme s'est cru mort : *Aiuto ! Aiuto ! Dio ! Dio ! Papas* (un prêtre grec avec lequel il s'était grisé la veille était là près de lui) *Papas è intrato ! son morto !* Et nous tous d'accourir, de nous rassurer un peu en le voyant debout et bien plus encore en voyant quelques instants après que cela se réduisait à une brûlure et à une contusion. Mais le gaillard à son retour à Ancône ne risque rien que de faire le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette, car il doit un beau cierge à la *Madonna Santissima*.

Dites après cela qu'on a tort d'attacher une idée funeste au nombre treize. Il avait bu la veille treize verres d'eau-de-vie, le chiffre douze étant son chiffre ordinaire en pareille occasion ; nous étions au treizième jour du mois, à la treizième heure du jour, en comptant à l'italienne ; il venait à son grand déplaisir, car il est honnête et dévoué (ce sont ses seules qualités), de distribuer une assez forte gratification aux treize serviteurs du bey chez lequel nous avons logé, et précédemment il avait fait mettre treize fers à nos chevaux. Ajouterai-je que depuis peu avait sonné sa 26e année ($26 = 13 \times 2$) ? Franchement il eût été assez triste pour lui de quitter la vie aussi jeune et loin des lieux qui l'ont vu naître ; mais ce qui aurait pu le consoler, c'est qu'il avait près de lui un prêtre pour le confesser et l'enterrer, un architecte pour lui élever un monument, un antiquaire pour faire son épitaphe. Voilà, mon cher Lacroix, la vie de voyage, ses péripéties. Espérons que désormais nous pourrons gagner Smyrne sans malencontre et nous y reposer tranquillement de nos longues fatigues et de nos pénibles épreuves.

Je ne vous dirai rien de plus de mon voyage, de mes découvertes scientifiques, etc, etc. Tout cela commence à me sortir par les yeux, par suite de la nécessité où je suis d'en parler dans de longs rapports à M. Villemain, votre chef et le mien ; sachez seulement que mon expédition n'aura pas été inutile, que la géographie, l'histoire, l'archéologie, les arts en retireront quelques avantages. Mais si je me tais sur un sujet dont je m'occupe dix-huit heures sur vingt-quatre, vous me le pardonnerez facilement, je l'espère, en voyant que l'espace qui eût été consacré à ce bavardage pédantesque est réservé à un sujet rebattu sans doute, mais sur lequel je reviens

et reviendrai toujours avec plaisir : aux assurances sincères de l'amitié que je vous ai vouée.

Tout à vous de cœur, Ph. Le Bas.

Smyrne, le 10 avril 1844.

43e Lettre. — Ma bonne mère, me voici enfin de retour à Smyrne, et à peine arrivé, je m'embarque pour Athènes. J'ai trouvé ici tes bonnes lettres qui m'ont rendu bien heureux. Il n'en est pas de même de mes dépêches ministérielles. Elles sont au nombre de deux. La première, en date du 8 février, me refuse positivement l'augmentation que je sollicitais, mais m'annonce que ma mission est prolongée jusqu'au mois d'octobre ; la seconde semble m'inviter à rentrer immédiatement en France et me fixe pour terme le 1er avril, bien que l'ordre n'eût pu arriver que le 22 mars au plus tôt et que, par conséquent, je n'eusse pu m'embarquer que la veille du jour prescrit pour mon arrivée à Paris. On a donc perdu la tête dans les bureaux. On y croit donc que l'Asie Mineure n'est pas plus éloignée que Pontoise, que la petite poste y fonctionne et qu'elle est aussi active qu'à Paris. Tout cela me dégoûte fort et je suis bien tenté d'envoyer tout au démon qui profite des préoccupations politiques de M. Villemain pour faire des siennes contre moi et de revenir bien tranquillement me rasseoir au milieu de vous. Confie mes ennuis, mes déplaisirs à ma providence, mon cher ami Bethmont. Prie-le de voir un peu de quoi il s'agit et de demander une décision bien catégorique qui me tire de l'océan d'incertitude sur lequel on semble se plaire à me ballotter : *ordre, contre-ordre, désordre*, telle était la devise qu'on avait supposé être celle du roi Louis-Napoléon en Hollande. Je serais tenté de croire qu'il l'a léguée à l'arbitre capricieux de mes destinées archéologiques. Ma patience est à bout et mon mécontentement est à son comble.

Du reste, ma santé est excellente, et si j'avais l'esprit plus tranquille, je n'aurais rien à désirer que l'instant du retour. Mon excursion a été productive et féconde en résultats intéressants. De quelque côté que je porte mes pas, il en sera toujours ainsi sur cette terre classique ; mais cependant je ne puis, comme on semble l'exiger de moi, dire d'avance que *j'ai l'espoir fondé d'importants résultats*, car un espoir fondé c'est presque une certitude et la certitude ne peut reposer que sur des faits connus ; or, des faits connus ne sont plus des découvertes.

Adieu, ma bonne mère, je vais m'embarquer dans un quart d'heure et il faut que je te quitte. J'ignore encore où nous ferons quarantaine, à Syra ou au Pirée ; mais en quelque lieu que ce soit, je profiterai des loisirs que je ne puis manquer d'y avoir pour t'écrire longuement et m'acquitter de mes dettes envers parents et amis. La première lettre que j'écrirai après celle qui te sera destinée, sera pour Bethmont que je te prie de remercier en attendant. Dis-lui qu'il a en moi plus qu'un frère, un ami de cœur. Il me connaît, il te croira sans peine. Ne m'oublie pas surtout auprès de sa chère Clarisse. J'embrasse enfants et amis et toi surtout, ma mère chérie, qui tiens le premier rang parmi ceux qui m'aiment et parmi ceux que j'aime. Ph. Le Bas.

Syra, le 20 avril 1844.

44e Lettre. — Depuis bientôt près de deux mois, ma bonne mère, ton cher voyageur n'a pas causé avec toi, car les quelques lignes par lesquelles je t'ai annoncé, il y a dix jours, mon retour à Smyrne, ne peuvent vraiment compter pour une lettre. Tu es impatiente de connaître les résultats et les aventures de ma seconde excursion ; je vais te satisfaire, malheureusement avec plus de brièveté que je ne voudrais.

J'ai quitté Smyrne le 20 février, sous de bien tristes auspices, je puis te le dire aujourd'hui. Le pauvre M. Landron, au moment de nous mettre en campagne, alors que tous nos chevaux étaient sellés et nos bagages chargés, avait été atteint d'une affection assez grave pour l'obliger à prendre le lit au lieu de monter gaiement à cheval pour voir de nouveaux pays, de nouveaux chefs-d'œuvre. C'était le 15 ou le 16. J'attendis quelques jours, espérant que ce ne serait qu'une indisposition sans suites. Mais le mal ne faisant que s'aggraver, je tins conseil avec mon cher Henri et obtins de son dévouement et de son amitié qu'il resterait auprès du malade et lui prodiguerait ses soins sous la direction d'un médecin habile, tandis que moi je partirais pour Stratonicée, but auquel les irrésolutions de M. Villemain me forçaient de restreindre mon second voyage. La prolongation de trois mois à laquelle l'Excellence universitaire avait consenti ne semblait m'avoir été accordée qu'à cette condition et je pouvais d'autant moins me défendre de répondre à ses intentions qu'il s'agissait pour moi de compléter mon importante découverte de Géronthræ. Je partis donc le 20 et, prenant la route la plus courte, je me dirigeai sur Guzzel-Hissar ou Aïdin, à travers la plaine souvent inondée de Caïstre. Dès le second jour, la pluie, qui m'avait retenu cinq mois prisonnier à Smyrne, recommença à tomber avec force et peu s'en fallut que, surpris par la nuit dans les environs de Tireh, nous ne nous égarassions au milieu des marais, ce qui nous eût forcé à bivouaquer dans la position la moins agréable qui soit au monde. Heureusement, la Providence nous envoya un guide, et nous pûmes enfin atteindre notre destination. Je passe sous silence nos longues démarches pour obtenir un gîte, une soirée passée sans souper, une nuit dans une écurie et pis même que cela, etc. De pareils détails me conduiraient trop loin. Le lendemain, la pluie continua. Que faire ? Tireh, bien qu'il occupe l'emplacement de l'ancienne Tyrrha, n'offrait aucun monument qui pût m'engager à m'arrêter. Aïdin n'était plus qu'à une journée et demie. Je me décidai donc à partir, suivi, comme je le fus toujours pendant toute cette excursion, de mon drogman, Baptiste Gaspard, ancien sacristain des Lazaristes de Constantinople, n'ayant d'intelligence que pour arrondir sa bourse aux dépens de la mienne et cherchant à déguiser sa coquinerie impudente sous le masque hypocrite d'une âme pieuse et candide. Une grande partie de la journée fut consacrée à gravir le mont Mesogès, espèce de rocher à pic où vingt fois nos chevaux de bagage s'abattirent, retenus dans les crevasses entre les parois desquelles il nous fallait passer ; le reste du jour nous cheminâmes sur la crête de cette chaîne qui sépare la vallée du Caïstre de celle du Méandre, contrée sauvage et fertile tout à la fois que j'aurais admirée de grand cœur, n'eût été la pluie qui refroidissait singulièrement mon enthousiasme. Comme rien n'annonçait qu'elle dût cesser et comme la nuit approchait, que Guzzel-Hissar était encore à quatre heures de distance, que la route offrait des difficultés et des dangers, nous nous décidâmes à nous arrêter dans une cahute de douanier décorée du nom pompeux de café, où nous fûmes un tant soit peu plus à l'abri qu'en plein air, mais où la fumée faillit nous aveugler. Le lendemain, j'arrivai à mon but après avoir traversé au moins trente fois le même torrent qui coule au milieu d'un ravin très pittoresque et j'arrivai enfin vers midi dans l'ancienne Tralles. Là encore, trois jours de captivité, la pluie, qui avait cessé un instant, ayant repris avec violence ; à Tralles, cependant, entre deux gouttes d'eau, j'ai recueilli toutes les inscriptions qui subsistent encore et fait mon métier d'antiquaire avec ma conscience accoutumée. L'air devenu serein, après une visite au pacha pour obtenir un cavas ou gendarme d'escorte, ce qu'il m'octroya avec beaucoup de bonne grâce, je me lançai au milieu des montagnes et des vallées de la Carie ayant augmenté mon escorte dudit cavas, le brave Suleiman, ancien janissaire, tout étonné encore d'avoir sa tête sur ses épaules et se consolant de ses infortunes passées en aidant Baptiste à s'engraisser à mes dépens sous la condition d'un partage fraternel ; du reste, plein de dévouement et corrigeant de son fouet quiconque, Turc ou chrétien, n'avait pas pour le *beizadé*, le fils du prince (c'est le titre que me donne le firman du Sultan), tous les égards et tout le respect prescrits par le Chef des croyants.

D'Aïdin, je voulais me rendre dans la vallée du Marsyas par la route la plus directe, mais le débordement des rivières m'obligea à un détour d'une journée. Je dus à cette circonstance la découverte d'une inscription qui lève toutes les incertitudes des savants sur la véritable position de la ville d'Alabanda où se trouvait, au temps de Pline, le tribunal suprême de la Carie et où, de tout temps, les habitants ont eu à lutter contre des armées de scorpions. A quatre lieues de là, dans la vallée de Karpourli, une ville ancienne encore debout, avec son acropole, son théâtre, ses murs, ses édifices, ses tombeaux, le tout en granit ; spectacle imposant ! Mais quel est le nom de cette cité qui a survécu à tant de désastres ? Rien ne le dit. Impossible de retrouver une seule inscription. La plupart des voyageurs croient que c'était Orthosia. Je serais beaucoup plus disposé à y voir Alinda, le refuge d'Adda, reine de Carie, alors qu'Alexandre vint assiéger Halicarnasse ; mais je n'avancerai cette opinion qu'avec réserve et je te permets, ma bonne mère, d'en croire ce que tu voudras jusqu'à plus ample information. Je voudrais, mère bien-aimée, continuer le récit de mon odyssée, mais je viens de sortir de la quarantaine, j'ai à m'occuper de mon retour à Athènes et il faut que je te quitte un instant.....

Adieu, mère chérie, je te quitte à regret sans avoir pu répondre à aucune des six lettres de toi qui sont jusqu'ici restées sans réponse. Dans dix jours, tu auras la suite de mon journal et une longue, longue lettre où je paierai mon arriéré avec tous. Embrasse pour moi femme, enfants, amis. Le bon Renier m'excusera, je le dédommagerai à Athènes.

Ton fils tout dévoué,

Ph. Le Bas.

Athènes, le 12 juin 1844.

48e Lettre. — Mon cher Jacquinet (ancien élève de Ph. Le Bas à l'Ecole Normale supérieure), depuis bientôt deux mois que j'ai reçu votre aimable lettre du 25 mars, j'ai voulu bien souvent vous écrire, mais je n'en ai jamais pu trouver le temps. De nombreuses et pénibles occupations m'attendaient à Athènes; j'ai dû m'y livrer tout entier pour porter remède au mal qu'on m'avait fait pendant mon absence et c'est à peine si j'ai pu, durant cet intervalle, trouver le temps d'écrire quelques lignes à ma mère. Vous savez que je ne suis pas venu ici uniquement pour recueillir des inscriptions, qu'afin d'avoir avec moi un artiste qui dessinât les monuments qui me paraîtraient dignes d'intérêt, j'ai dû me charger de faire exécuter, sous ma direction et sous la sienne, des moulages de tous les chefs-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture antiques que je rencontrerais soit à Athènes, soit en Grèce. Eh bien ! l'on a profité du temps où j'étais en Asie, après avoir laissé à mon mouleur toutes les instructions convenables, pour chercher à m'enlever, au profit d'un autre, cet accessoire indispensable de ma mission. Il en est résulté pour moi des embarras de tous genres et l'obligation d'abandonner l'Asie beaucoup plus tôt que je ne l'aurais voulu. De retour ici il m'a fallu combattre les injustes préventions de notre ambassadeur, détruire celles qu'il avait inspirées au ministère, aviser aux moyens de continuer une tâche que pour tout au monde je n'aurais voulu abandonner à un autre, et cela tout en m'occupant de mes études archéologiques et épigraphiques, but principal de mon voyage. Voilà pourquoi, mon ami, je suis si en retard avec vous. Vous voyez que je suis excusable, et que le métier de missionnaire scientifique, archéologique, épigraphique, géographique, etc., n'est pas toujours facile. Je me console en déchiffrant à l'Acropole des inscriptions que j'avais abandonnées comme illisibles. Je parviens, aux dépens de mes yeux, à en tirer quelque chose, mais cet un vilain métier, surtout par l'ardente chaleur qui commence à sévir et qui est particulièrement sensible sur ce rocher nu au milieu de ces monceaux de marbre.

Adieu, mon cher Jacquinet. Présentez mes respects à madame votre mère et croyez-moi toujours votre ami dévoué,

Ph. Le Bas.

Athènes, le 30 juin 1844.

50e Lettre. — Enfin, ma bonne mère, je me remets en route. Aujourd'hui, à deux heures, je m'embarque pour l'île d'Andros où je me propose de passer quatre ou cinq jours. De là, j'irai à Tinos, puis à Miconos et viendrai ensuite à Syra prendre le bateau à vapeur qui me ramènera à Athènes. J'espère, à mon retour de cette excursion, pouvoir en entreprendre une plus grande, celle du nord de la Grèce. Tout me porte à croire qu'à cette époque les élections seront terminées, et cette petite cause de désordre une fois disparue, le calme et l'ordre reparaîtront sans doute dans le pays et laisseront au voyageur la possibilité de faire, sans préoccupations autres que celles de la science, ses recherches et ses investigations.

Depuis longtemps, ma bonne mère, j'oublie de te parler d'Économidès que j'ai eu la satisfaction de retrouver à Athènes et dont tu as dû recevoir une petite lettre par un des derniers courriers. Il est toujours le même, bon, affectueux, plein de droiture. Sa petite femme s'acclimate avec résignation. Elle le rend heureux et paraît l'aimer avec dévouement. Son fils a été, il y a quelques jours, baptisé à la grecque, c'est-à-dire plongé nu dans un baptistère en cuivre, après avoir été frotté d'huile de la tête aux pieds (1). Tu peux juger de ses cris, de ses hurlements. C'est Coletti qui lui a servi de parrain. A propos de Coletti, il m'a chargé de te présenter ses excuses et ses respects. Il est toujours dans l'ombre depuis que le parti anglais est aux affaires. Mais il est probable qu'il en sortira avant peu. Vainement, pour se maintenir, les adversaires de notre ami recourent aux émeutes, aux actes les plus arbitraires; le bon sens public fera justice de leurs menées et de leurs fautes et et nos partisans auront leur tour. Mais laissons bien vite la politique. Nous avons des choses plus importantes à nous dire. Prévost m'écrit que ta santé n'est pas très bonne. Je t'en conjure, mère bien-aimée, soigne-toi, tranquillise-toi, bannis toute préoccupation pénible. Tu as jusqu'ici donné des preuves d'un courage et d'une résignation héroïques ; si elles sont désormais au-dessus de tes forces, écris-le-moi sans hésiter, je reviendrai auprès de toi ; quelque grand que soit le sacrifice quand je me vois si près du terme, sois sûre qu'il ne me coûtera pas. Avant tout, ma bonne mère, mon excellente mère, c'est un trésor que je ne saurais remplacer et que je dois couver d'un œil avare.

Je t'embrasse tendrement.

Ph. Le Bas.

A Madame Le Bas, mère, Paris.

Athènes, le 21 octobre 1844.

Madame,

Il m'est bien agréable de vous faire parvenir ces lignes par mon excellent ami et votre affectueux fils que vous allez embrasser après deux années de séparation. Notre Le Bas retourne en France avec une abondante moisson d'inscriptions et d'autres découvertes archéologiques, lesquelles, en honorant davantage son nom

(1) (N. D. L. R.) Toute l'antiquité chrétienne administrait ce sacrement de la même manière avec laquelle on le pratique encore dans l'Église orthodoxe, c'est-à-dire par une triple immersion. Cette forme est clairement indiquée par le sens étymologique du mot grec *baptême;* elle a existé en Occident, principalement en Italie, jusqu'au delà du x^e^ siècle, ainsi que l'attestent les baptistères des anciennes églises ; elle est encore conservée dans l'église orthodoxe, et l'on n'emploie l'aspersion ou l'ablution que dans les cas exceptionnels. Ces dernières formes ne sont point proprement le baptême; mais, ainsi que le dit saint Cyprien, une espèce d'abréviation du seul et unique baptême auquel nous croyons, et qui, comme l'atteste saint Thomas d'Aquin, en le nommant *tutum*, est le seul authentique. Rome n'a rejeté que la forme de baptême qui nous est venue du Seigneur par les apôtres et les conciles, et que nous confessons dans le symbole de la foi ; pour les Grecs-unis, elle n'a admis l'antique forme que comme tolérable et que le siège papal ne souffre que par condescendance. Par conséquent, c'est nous, les Grecs, qui gardons la vrai tradition des apôtres, et c'est l'Église latine qui fait l'aveu de sa passion pour les innovations. Maintenant, au point de vue *hippocratique*, nous sommes de l'avis d'Aristote : *Il est bon que les lois et les dogmes se transforment en suivant le progrès de la civilisation.*

déjà si connu, lui assureront bientôt la place qui lui appartient dans les premiers rangs du monde savant.

Aussi, en vous félicitant, Madame, du succès obtenu par votre fils en Grèce, où il a su gagner l'estime générale, ne me reste-t-il qu'à vous parler des regrets qu'éprouvent pour son départ ses nombreux amis, et particulièrement moi, qui ai eu de lui à Paris tant de preuves d'une vraie amitié, si rare de nos jours.

Puisse le ciel vous accorder, Madame, de longues années pour jouir du bonheur de voir à vos côtés un fils chéri à l'apogée de la gloire et des honneurs. Quoique ma femme n'ait pas l'honneur de vous connaître, néanmoins elle me charge de vous faire agréer ses compliments, tandis que je vous prie de me considérer pour jamais à jamais votre très humble et très reconnaissant serviteur.

A. Papadopoulo Vréto.

Quelques fragments de la correspondance d'Eugène Landron, architecte, compagnon de voyage de Ph. Le Bas en Grèce et en Asie Mineure, extraits de la *Notice biographique sur M. Landron, architecte, 1816-1895*.

Athènes, 7 avril 1843.

J'ai eu ce soir, en descendant de l'Acropole, un coup d'œil vraiment merveilleux. Le soleil se couchait derrière les grandes montagnes de l'Arcadie, et ses rayons de feu éclairaient le mont Cithéron, dont le sommet, qui a plus de 5,000 pieds de hauteur, est encore recouvert de neige. L'île de Salamine paraissait comme un immense brasier ; l'île d'Egine semblait une masse d'albâtre légèrement colorée en bleu et transparente ; et le mont Parnès, interceptant les derniers rayons du soleil, allait projeter son ombre gigantesque sur la plaine de Marathon. C'était vraiment étourdissant et, chaque soir, les effets sont variés et tous plus beaux les uns que les autres.

Octobre 1843. De Constantinople.

Nous partons demain pour notre petite tournée dans l'Asie Mineure ; nos firmans sont obtenus, toutes les formalités voulues sont remplies. Nous sommes accompagnés d'un domestique, d'un drogman (interprète) et d'un kavas (gendarme) ; nous avons des sabres turcs, des pistolets, des couteaux ; vous savez qu'ici il faut être couvert d'armes, non pour se défendre, on n'en a jamais besoin, mais parce qu'on ne peut être considéré sans cela. J'ai pour mon compte le plus beau sabre du monde ; malheureusement il n'y a que le fourreau qui fait un effet magnifique. J'ai aussi une magnifique paire de pistolets turcs de la forme la plus extravagante et la plus barbaresque, un couteau courbé en croissant. Puissiez-vous me voir en cet attirail avec le fez sur la tête et la paire de crocs que j'ai sur la lèvre ! C'est à mourir de rire, j'ai tout à fait l'air d'un chef de brigands ! M. Le Bas a l'air du Grand Turc, surtout quand il fume son chibouque. Et notre troisième compagnon s'est équipé de la façon la plus impossible ; il (Henri Musson) ressemble à tout ce qu'on voudra ; il en a tellement sur le corps, en pipes, cravaches, blagues à tabac, ceintures, ceinturons, etc., qu'il faut procéder par ordre pour trouver place à tout.

Athènes, 10 mai 1844.

Que les journées me paraissaient courtes, là, au milieu de ces ruines magnifiques dont je connais les moindres fragments et dont tous les morceaux m'ont passé par les mains ; quelle richesse et quelle perfection ! Il faut avoir vécu, comme moi, au milieu de ces débris, pour y avoir tout découvert et apprécié jusqu'aux moindres détails. Rien ne peut donner une idée, même imparfaite, de l'effet que devait produire cet ensemble de monuments peuplés de bas-reliefs et de statues dont on conserve aujourd'hui, dans nos musées, les moindres débris comme des œuvres inimitables.

Sans date, dans les îles de l'Archipel.

Nous partîmes après déjeuner, pour aller visiter le village de Myrousia, qui est à une lieue de Kastro. A chaque pas on voit une source, au devant de laquelle se trouve un bassin couvert d'une voûte. Nous rencontrâmes, dans une de ces délicieuses petites grottes, toute une compagnie de Grecques au milieu desquelles se trouvait un vénérable papas (prêtre grec). A notre approche, toute la société se leva, comme pour céder la place à des voyageurs fatigués et inondés de sueur. Comme nous nous approchions pour nous désaltérer au magnifique jet d'eau qui sortait du fond de la voûte, sur un signe d'une vieille femme grecque, une jeune fille se leva, prit derrière elle un de ces grands vases dont on se sert toujours ici, le remplit d'eau, et nous le présenta de la manière la plus charmante, tandis qu'une autre alla cueillir des abricots et des citrons qu'elle pressura dedans. C'était l'hospitalité la plus aimable, celle dont on garde toujours le souvenir. Nous partîmes et tous se levèrent encore en nous souhaitant des jours longs et heureux.

Saint-Calais, mai 1860.

Cher monsieur Le Bas, écrivait M. Landron en apprenant sa mort ; il n'était pas seulement pour moi un ami dévoué, c'était un père. Quand je songe à tout ce qu'il a fait pour son jeune et fidèle compagnon, et tout ce qu'il lui a voulu de bien, je me prends à pleurer encore.

Et, de son côté, M. Le Bas l'estimait tout particulièrement ; il écrit au ministre :

(Janvier 1845).

Tous les artistes, tous les archéologues qui ont vu les dessins de M. Landron, professent la plus grande estime pour son talent et vous seront reconnaissants d'avoir favorisé la publication de cet excellent travail. J'ajouterai, Monsieur le Ministre, que mon amitié pour M. Landron, le cas que je fais de son caractère, m'imposent, vous le concevez sans peine, le devoir d'appeler sur lui tout votre intérêt.

Ph. Le Bas.

Le Nautonnier

Cantilène traduite du grec moderne.

Mères tendrement empressées
Qu'Hymen à vos maisons réserve un heureux lot,
Souhaitez à vos fiancées
Plutôt un vieux mari qu'un jeune matelot.
Chargé de durs labeurs, le nocher qui soupire,
S'il déjeune avec l'aube, est le soir sans repas :
Prépare-t-il sa couche, il n'y sommeille pas.
Mais qu'il sèche et languisse au pont de son navire,
Là, privé de soins maternels,
Là, ni père, ni sœur, ni frère,
N'allège ou ne plaint sa misère.
Le monde absent le laisse en proie aux maux cruels.
Le seul chef du vaisseau lui crie :
« Debout ! compte le temps ; signale-nous un port :
« Habile nautonnier, trompe l'air qui varie...
— Lève-toi ! » m'ont-ils dit ; le puis-je ? vain effort !
Aidez-moi ! sur la proue asseyez ma faiblesse.....
Ceignez de trois bandeaux ma tête qui s'affaisse !
Abritez-moi contre la mort,
Du voile d'or de ma maîtresse !. .
Ma carte interrogée indique au loin deux monts :
De çà, de là, sont leurs cimes sauvages...
La brume est à leurs pieds, les brouillards sur leurs fronts.
Là, vous aborderez ; là, sont de bons rivages :
Le sud appelle l'ancre en leurs sables profonds.
Quand sa dent et le câble auront saisi la terre,
Daigne, ô chef du vaisseau ! ne point placer mon corps
Aux tombeaux du saint monastère :
Mais qu'inhumé par toi sur l'arène légère,
J'entende des nochers le cri frapper ces bords.
Recevez l'adieu de mon âme ;
Adieu, bon amiral, et compagnons aimés !
Adieu, refrains accoutumés !
« Démarrez ! amarrez ! à la voile ! à la rame ! »
Il se tait : ses yeux sont fermés.

N.-L. LEMERCIER,
De l'Académie Française.

Le Serment d'Hippocrate

Nous avons cru intéressant de publier la première traduction en français du Serment. Elle a été faite par Jean Canappe (Lyon, 1552). L'indication bibliographique se trouve dans le tome quatrième, p. 626 (Paris, 1844) des Œuvres d'Hippocrate traduites par Littré. J'ai en vain cherché dans toutes les bibliothèques de Paris pour trouver la traduction de Jean Canappe. A la Bibliothèque Nationale, où l'obligeance et les conseils des bibliothécaires secondent toutes mes recherches, on m'a donné un précieux renseignement : le British Museum en possède un exemplaire qui porte dans son catalogue ce titre : *Opuscules de divers Autheurs Médecins, redigez ensemble pour le proufit et utilité des Chirurgiens reveuz et corrigez de nouveau* (by Jean Canappe), Lyon 1552, in-12 (549 à 18). Il ne me restait qu'à prendre le train et aller à Londres copier le Serment traduit pour la première fois en français par le docteur Canappe. Tout Grec reconnaissant en aurait fait autant. Heureusement j'ai eu l'intuition de chercher, avant de m'embarquer, dans toutes les bibliothèques de Paris, le Serment d'Hippocrate sous ce titre anonyme : *Opuscules de divers Autheurs*, etc., et c'est à la Bibliothèque ds l'Ecole de Médecine que je l'ai trouvé portant dans le catalogue le numéro d'ordre 38932. Le charmant bibliothécaire de l'Ecole de Médecine a bien voulu me consacrer une heure entière à cette recherche. Dois-je encore lui exprimer toute ma reconnaissance ?

Parmi ces *Opuscules* se trouvent trois livres de Galien traduits en français et *le premier livre des présages du Divin Hippocrates* auquel le Serment tient lieu de préface.

Comme introduction au Serment se trouve une notice, très curieuse, sur Hippocrate, par Jean Canappe, que nous publions *in extenso*, mais avec l'orthographe moderne :

LA VIE D'HIPPOCRATES

Hippocras fut fils de Eraclides, comme témoigne Galien au premier livre du Régime des maladies aiguës : combien que aucuns disent, qu'il fut fils d'Asclépius Et fut engendré et né en l'île dite Cos : et eut pour recteur et maître le grand Pythagoras. (N.-D.-L.-R. Pythagore était mort cent quarante ans avant la naissance d'Hippocrate.) Quant à sa propriété naturelle, il avait en haine et horreur toutes pompes et voluptés mondaines et vénéreïques charnalités, et contraignait ses disciples par jurement d'être taciturnes et de garder silence, aussi modestie et man-

suétude, ou humilité tant en mœurs qu'en habits : et ce témoigne saint Hierome, (saint Jérôme, auteur de la *Vulgate*). Et restaura la science de Médecine, perdue près de cinq cents ans, à savoir depuis Esculapius. Ledit Hippocras fut petit de corps et de stature, mais beau et élégant de forme : et avait bonne et puissante tête, et marchait tardivement et tout beau, fort pensif et de peu de parole et tardive, et n'était grand mangeur, ni gourmand. Il vécut quatre-vingt-quinze ans, et dicton était souvent dans sa bouche, à savoir : qui veut vivre en liberté, ne désire ce qu'il ne peut avoir et qui veut avoir ce qu'il désire et connaître, désire tant seulement ce qu'il peut avoir. Davantage, qui veut vivre pacifiquement en cette vie mortelle, soit fait semblable à celui qui est invité à un convive et banquet : lequel rend grâces de tout ce que l'on met devant lui et ne murmure des défauts et omissions. Et fut du temps de Eliachin, de Malachias, Prophète, de Zeno et Socrates : lesquels ont vécu plus de quatre cents ans avant Jésus-Christ.

La Protestation et jurement du Divin et Maître des Médecins Hippocrates.

Moi, Hippocras, proteste, jure et fais promesse au grand dieu Apollon, médecin, et à Esculapius, et à ses deux filles, à savoir : Hyginé et Panacie ; davantage à tous dieux et déesses d'observer au mieux qu'il me sera possible, et tant que mon esprit pourra, le contenu de ce jurement, ou tablettes, esquelles est insculpté, gravé ou écrit ledit jurement. A savoir que je me rends obligé, tributaire et débiteur au précepteur, et docteur, qui m'a enseigné et montré cette science, et doctrine : non moins, mais autant, ou plus qu'au père qui m'a engendré : et devoir avec lui vivre et communiquer, et survenir en toutes les nécessités, que le connaîtrai avoir, autant que ma force, et biens se pourront étendre. Aussi qu'aurai en amour, et charité ses enfants, comme mes frères et sa progénie (progéniture) comme la mienne. Davantage, que j'enseignerai, démontrerai, et endoctrinerai ladite science gratis sans prix ni paction (pacte, engagement). Et que donnerai tous les canons, règles, et préceptes, sans rien cacher ou celer, libéralement et fidèlement aux enfants de notre dit maître, comme aux miens propres. Et à tous autres disciples, lesquels auront, ou voudront faire tel serment et jurement, et non à autres. En outre, qu'en pratiquant, et usant de ma science envers les malades userai seulement de choses nécessaires autant qu'il me sera possible, et que mon esprit et entendement se pourra étendre, et que le plutôt que pourrai et le plus brièvement, sans dilater ni retarder la maladie guérirai les malades. Et que ne ferai chose contre droit par haine, courroux, injure ou mal talent à personne qui soit. Davantage, que ne donnerai poison, ne conseillerai, ou apprendrai à nullui le poison ni la manière : aussi que ne baillerai ou ferai bailler, ne consentirai être donnée chose à femme pregnante, ou enceinte pour tuer ou faire vider le fruit. Mais proteste de garder ma vie, et ma science purement, nettement et inviolablement sans tromper, defrauder ou faire tort à personne ; et que ne taillerai ou inciserai personne ayant la pierre, mais laisserai la cure aux experts de ce. Et davantage promets, que n'entrerai en maison de malade sinon en intention de le guérir, et que patiemment

souffrirai des malades injures, abominations, et vomissements, et toutes autres pouretés, et qu'éviterai de mon pouvoir toute chose vénéréïque, soit que j'aie entre mes mains femme ou homme, maître ou serviteur, riche ou pauvre, pour donner guérison. Item de toutes choses, que pourrai voir, ou ouïr, soit en la cure, ou hors la cure, et que sera bon de celer et taire n'en ouvrirai ma bouche : mais à toujours taciturnité garderai, et à créature ne révélerai pour mourir. Et pour ce je prie à nos dieux, qu'à moi cette protestation, promesse, et jurement observant intégralement, et inviolablement, que toutes choses en ma vie, et en mon art et science heureusement, salubrement, et bonnement adviennent : et en la fin gloire éternelle. Et à celui, qui contreviendra, transgressera, et sera parjure, tout le contraire lui advienne, à savoir, infélicité, improspérité, malencontre et malédiction éternelle.

Quatre-vingt-cinq ans après la traduction du *Serment d'Hippocrate*, par Jean Canappe, de Lyon, le docteur Michel Le Long, de Paris, l'a traduit en vers français. Ces vers se trouvent à la fin d'un volume sur l'*Ecole de Salerne* du même auteur, qu'on peut consulter à la Bibliothèque Nationale.

Je suis sûr que mes lecteurs les liront avec plaisir :

Par le grand Apollon, dieu de la Médecine,
Esculape son fils, et sa race divine,
Hygie et Panacée, et par tous les Autels
Des Déesses et des Dieux qui vivent immortels,
Je fais vœu solennel, moyennant leur adresse,
De n'enfreindre jamais la suivante promesse :
Pourvu que, sain de corps et net d'entendement,
Je sois en liberté d'accomplir mon serment.
Je jure en premier lieu de respecter mon Maître,
Ainsi que les parents dont j'ai puisé mon être;
De mes biens comme moi, s'il veut il usera.
Et tant que je vivrai disetteux ne sera;
Ainsi que m'enseignant il m'a servi de père,
J'aurai pour ses enfants une amitié de frère,
Leur faisant, au besoin, largesse de mes biens,
Et tous les assistant comme s'ils étaient miens :
A eux et mes enfants j'apprendrai les receptes
De l'Art médecinal, appuyé de préceptes.
Et tous ceux qui voudront s'obliger au serment,

Seront instruits de moi sans prendre émolument.
Si quelque languissant vient rechercher mon aide,
S'il est en mon pouvoir il aura son remède,
Et sans aucun délai son mal j'arrêterai :
Ainsi des médisants les traits j'éviterai.
Si quelque homme méchant me parle de surprendre
Un autre par poison, je ne veux point l'entendre.
Jamais femme de moi n'aura médicament,
Drogue, ni potion qui cause avortement :
Car je ne veux flétrir de mon Art l'innocence,
Ains veux en pureté maintenir la science.
Graveleux, calculeux, de fer ne toucherai,
Aux experts en cet art l'essai j'en laisserai ;
J'éviterai par tout les honteuses licences,
Les impudicités, sales concupiscences ;
Et amours non permis, comme peste ou poison ;
Gardant où j'entrerai l'honneur de la maison.
S'il faut tenir secret quelque notable vice,
Je le veux réserver à ma seule notice ;
Non seulement du corps que visité j'aurai :
Mais de tout autre aussi que d'ailleurs je saurai :
Ce que j'observerai sans cautèle et sans feinte;
Car d'autrui le secret est une chose sainte.
Celui qui comme moi ce serment gardera,
Tout honneur, tout renom, tout bien possédera,
Toute gloire en son Art : au rebours toute injure,
Tout blâme et déshonneur adviendront au parjure.

Dr Michel Le Long.

Paris, 1637.

Voici enfin la traduction classique du *Serment* par le savant E. Littré.

Je jure par Apollon, médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivants : Je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours, je partagerai avec lui mon avoir, et, le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins ; je tiendrai ses enfants pour des frères, et, s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai sans salaire ni engagement. Je ferai part des préceptes, de leçons orales et du reste de l'enseignement à mes fils, à ceux de mon maître, et aux disciples liés par un engagement et un serment suivant la loi médicale, mais à nul autre. Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice. Je ne remettrai à personne du poison, si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion ; semblablement, je ne remettrai à aucune femme un pessaire abortif. Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et la pureté. Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille, je la laisserai aux gens qui s'en occupent. Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves. Quoi que je voie ou entende dans la société pendant l'exercice ou même hors de l'exercice de ma profession, je tairai ce qui n'a jamais besoin d'être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas. Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes ; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire !

Hippocrate.

Et le savant Littré ajoute : « On peut affirmer que ce serment a exercé une influence salutaire et perpétuelle sur la profession médicale. Les Grecs, et cela mérite notre admiration, les Grecs, qui, en introduisant les premiers l'élément physiologique dans la médecine, empirique jusqu'alors, ont si puissamment agi sur son avenir scientifique, sont aussi les premiers, pour notre Occident du moins, qui aient agi sur son avenir moral en en formulant tout d'abord les devoirs essentiels. » Je ne pense pas, comme Littré, que les Grecs aient agi sur l'avenir moral de l'Occident. Dans la dernière guerre gréco-turque, les médecins de l'Occident ont servi comme mercenaires dans l'armée turque, à raison de vingt-cinq francs par jour, tandis que les flottes des grandes puissances bombardaient les Grecs de Crète et aidaient les Turcs à les massacrer, comme elles les ont aidé à massacrer trois cent mille Arméniens. Ceux qui désirent des renseignements sur ces massacres, plus circonstanciés, n'ont qu'à aller chez le père Félix Charmetant, le missionnaire, ils les auront; le père Charmetant demeure à Paris, rue du Regard, n° 20. Néanmoins, nous espérons que le génie grec finira par dissiper les ténèbres qui enveloppent l'âme de l'Occident, putréfiée déjà en partie par le matérialisme et le culte du veau d'or.

Chronique Bibliographique

Il sera rendu compte de tout ouvrage scientifique dont on aura fait déposer deux exemplaires au bureau de la Revue, 103, avenue de Villiers.

La Tombe, complaintes, par Costis Palamas. — Athènes.

Le doux poète d'Athènes célèbre dans ces myriologues la mort de son fils. La douleur qu'exhalent ces vers est aussi pénétrante que sublime ; c'est l'idéal de la douleur, à tel point, qu'elle vous laisse dans le fond du cœur une jouissance atroce. Et maintenant que j'ai eu le courage de lire jusqu'à la fin ces poésies lyriques, je me demande si je dois envoyer à ce père inconsolable mes compliments de condoléance, ou si je dois le féliciter pour avoir rendu la tombe de son fils féconde et immortelle.

Boutades et revendications, par le Dr L. Grellety, médecin-consultant à Vichy. Protat, frères, imprimeurs. Mâcon.

M. le Dr Grellety a trouvé le moyen d'écrire une trentaine de volumes, de faire fortune, d'habiter l'hiver à Paris, d'être à Vichy pendant la saison un des médecins consultants les plus estimés, de donner de bons conseils aux jeunes confrères et de narguer les vieux bonzes de la Faculté. Voici une de ses dernières boutades qui peut avoir son utilité pour mes lecteurs :

L'amour et la digestion
Se mirent un jour en ménage
Et ce fut la congestion
Qui naquit de ce mariage.

Malédiction, tragédie en quatre actes, en vers grecs non rimés, par Antoine Antoniades. — Athènes.

Cette tragédie est la plus populaire du théâtre grec moderne. Nous sommes en train de la traduire en français. M. Alexandre Parodi nous a fait l'honneur de nous promettre une préface, et nous espérons la voir bientôt jouée sur une scène parisienne.

Le Gérant : Hector RAVEAU.

Paris. — Imprimerie PAIRAULT et Cie 3, passage Nollet. — 4726